



© Nicolas Bideau

Débutant rue d'Algérie pour se terminer rue Longue, la rue Lanterne existe depuis le Moyen-Âge. A cette époque, la ville était fermée par un rempart, dont une porte se trouvait à l'extrémité de cette rue. D'après l'historien Jean Pelletier¹, le nom de Lanterne apparaît dès le XVI^e siècle et « se rapporte à une plate-forme située sur une porte de la ville et comportant sentinelle et cloche pour annoncer sa fermeture au Moyen-Âge ». Ce poste de garde était associé à une lanterne, qui « était un feu installé dans une tour et qui donnait un peu de lumière à cette entrée de Lyon »². Autre hypothèse évoquée par l'historien Louis Meynard¹ ce nom remonterait à 1356, et devrait son origine à « un bas-relief placé à un angle d'une maison qui représentait un lion tenant une lanterne sous sa griffe ».

Ce qui est sûr, c'est qu'elle ne portait ce nom que dans sa partie centrale. C'est sous le règne de Louis Philippe qu'elle s'est agrandie en absorbant au sud, la « Rue de l'enfant qui pisse ». (un nom qui doit son origine à une statuette représentant un enfant dans cette attitude). « Une tradition veut que, pendant certaines fêtes populaires, la statuette ait versé, non pas de l'eau, mais du vin », rapporte Louis Meynard. Au nord, c'est la rue de la « Boucherie des Terreaux » qui a été avalée de sorte que la rue Lanterne ait sa longueur actuelle.



Feu et flamme

La parcourir du nord vers le sud, revient à un voyage dans le temps. Ainsi, d'importants immeubles du milieu du XIX^e siècle encadrent sa section la plus moderne, à hauteur de la rue d'Algérie, où se trouve également le portail de la Galerie des Terreaux, une trabouche qui n'est ouverte qu'à l'occasion d'événements exceptionnels. Après la rue de Constantine, cette rue devient plus étroite, bordée d'immeubles de différentes époques, mais tous centenaires. On y trouve un temple protestant au style néogothique, plusieurs belles portes, ainsi qu'un remarquable bas-relief de têtes au n° 8. On remonte encore dans le temps, après la rue de la Platière avec une dernière section encore plus étroite où l'on trouvera encore de belles portes aux n°25, 26 et 27 (à voir, une jolie main en heurtoir au n°26). Au XVIII^e et XIX^e siècles, elle était alors habitée par de nombreux orfèvres, chirurgiens, dessinateurs et peintres. On y trouve également trace de beaucoup d'officines d'apothicaires, d'enseignes de pharmacie et de droguistes tels que le cerf, le dragon, le boa, l'ours blanc ou la licorne. Nulle rue sans auberges ou logis qui se nomment ici Grand Chevalier, l'Écu de France ou le Lion d'or.

Une rue qui doit son nom à une lumière, est par essence une rue à forte activité nocturne. Et c'est une toute autre lanterne qui égaye actuellement le bitume de ses lumières, celle de boutiques de vidéo de charme, en nombre dans la rue. Les plaisirs charnels représentent en effet, une vieille tradition, puisque dès 1920, les autorités y recensent une maison close du nom de « Madame Allard », qui n'ouvrira ses volets qu'en 1944.

C'est également dans cette rue, que se trouve le Hot Club de Lyon, un haut lieu de musique, puisqu'il est le plus vieux club de jazz associatif en France. Son histoire remonte à 1948, lorsqu'une poignée d'étudiants des Beaux Arts, fous de be-bop, créent une association lyonnaise d'amateurs de jazz, ayant comme principe, de diffuser et défendre la musique négro-américain. Sous la tutelle de la Fédération des Hot Clubs de France, l'association fonde le très officiel Hot Club de Lyon avec Duke Ellington comme président d'honneur. Condamnés à l'errance en raison de sa marginalité, le Hot Club ne cesse de déménager, faisant partout souffler un vent de folie, avec la réception de peintures tels que Boris Vian, Juliette Gréco, Miles Davis ou encore Sydney Bechet. C'est en 1981, qu'il s'installe sous les voûtes d'une cave de la rue Lanterne, perpétuant sa vocation d'ouverture, sur toutes les musiques de la grande famille du jazz.

Si le feu du désir et celui de la musique y ont consumé bien des soirées, celui des incendies a également frappé à plusieurs reprises dans cette rue. En 1612, la boucherie de la lanterne est détruite par un incendie. Le même commerce était à nouveau ravagé par le feu en 1734. C'est à partir de ce sinistre, que la ville



se dote des premières pompes à incendie inventées par le sieur Montagnon (une pompe aspirante et foulante qu'on pouvait fixer sur la margelle d'un puits et qui remplaça alors les chaînes de seaux formées par la population pour acheminer l'eau vers un incendie).

Le guide de Lyon des fait-divers nous apprend un autre événement qui trouva sa résolution dans cette rue : le dimanche 24 juillet 2005, Suzanne M. se fait arracher le porte-monnaie qu'elle tenait à la main devant l'étal d'un bouquiniste du quai de la Pêcherie. Passée le moment de stupeur, la dame, alors âgée de 77 ans, s'élançait à la poursuite de son voleur, parvient à la rattraper rue Lanterne et le plaque au sol. Alertés par ses cris, des passants maîtrisent l'aigrefin qui s'excuse. Il met son geste sur le compte de l'ivresse et engage celle que les témoins ont tout de suite surnommée Ma Dalton, à porter plainte. Une formidable gifle suffit à la vieille dame qui, 60 ans plus tôt, escaladait des sommets de 6 000 mètres au Népal et courait le 5 000 mètres.



Nicolas Bideau

1) Lyon pas à pas

2) ruesdelyon.wysiup.net

POUR EN SAVOIR PLUS : « Lyon pas à pas » par Jean Pelletier « Les Lyonnais dans l'histoire » sous la direction de Jean-Pierre Gutton, « Claude Joseph Bonnet : Images de la soierie lyonnaise anciennes et nouvelles à Jujurieux » par Henri Pansu.